

# Ils ont combattu de l'intérieur l'Espagne franquiste

Sises sous un pouvoir qui ne tolérait aucune opposition, les nouvelles de Luisa Carnés prennent à la gorge.



★★★★ **La femme à la valise** Nouvelles De Luisa Carnés, traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno, Éditions La Contre Allée, collection "La Sentinelle", 224 pp. Prix 21 €

Glaçantes, telles se révèlent les onze nouvelles de ce recueil signé Luisa Carnés (1905-1964). Elles plongent dans l'Espagne de la fin des années 30 alors que le général Franco instaure son pouvoir dictatorial après une sanglante guerre civile contre les Républicains.

C'est après la lecture de *La femme à la valise*, la nouvelle donnant le titre à ce recueil, qui arrive en deuxième place dans le déroulé du livre, que

nous est venu cet adjectif: glaçantes. Une histoire qu'on ne peut déflorer sans divulguer son contenu. Si ce n'est que l'autrice espagnole n'a pas son pareil pour plonger le lecteur, la lectrice, au plus profond de la tragédie humaine. Nous sommes aux côtés de femmes qui fuient le fascisme par les Pyrénées. L'air de ne pas y toucher, Luisa Carnés décrit la vie de groupe, les visages exténués, les confidences, le mutisme, aussi. Comme celui de la femme à la valise.

En 2021, La Contre Allée publiait *Tea Rooms (femmes ouvrières)* dans sa collection "La Sentinelle", dont la raison d'être est de porter "une attention particulière aux histoires et parcours singuliers de gens, lieux, mouvements sociaux et culturels".

Soif de témoigner

Rédigé entre août 1932 et février 1933, publié en espagnol en 1934 puis réédité en 2016, l'ouvrage fut traduit par les soins de Michelle Ortuno. Le public francophone faisait alors la connaissance de Luisa Carnés, née dans une famille ouvrière mais habitée par une soif de témoigner. Autodidacte, son apprentissage littéraire la mènera

notamment vers le journalisme.

Dans *La femme à la valise*, outre ceux qui tentent de fuir, il y a aussi ceux qui restent. Ils ou elles sont emprisonnés, torturés..., victimes d'une répression d'une violence inouïe. Mais ils ou elles continuent de résister. Luisa Carnés rend hommage à ces héros et héroïnes en les mettant en scène. Pour dire "ce que la guerre et la répression qui s'est ensuivie ont fait comme dégâts humains chez les femmes résistantes, les enfants, les hommes les plus engagés" selon la traductrice Michelle Ortuno.

Dans un premier temps, les onze nouvelles furent publiées entre 1945 et 1955 dans des titres mexicains – trois d'entre elles sont inédites. Luisa Carnés elle-même avait quitté l'Espagne pour le Mexique en 1939. Elle était membre de la "Génération de 1927" composée d'écrivains et écrivaines qui avaient dû abandonner leur pays à la fin de la guerre civile pour échapper à la répression à cause de leur engagement pour la défense de la République. Il est de ces récits qu'il n'est pas vain de lire en ces temps troubles. *La femme à la valise* en fait partie.

Marie-Anne Georges

*"Ils sont solidaires entre eux parce que la misère, la faim et la peur de la répression policière les unissent. [...] Ils se blottissent dans les coins, enfouissant ensemble leur misère et leur terreur."*

Extrait

# Il faut sauver la nature et la beauté des mots

"Eden", le beau roman poétique, apaisant et écologique d'Auður Ava Ólafsdóttir sur notre futur menacé.



★★★★ **Eden** Roman De Auður Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 256 pp. Prix 21,50 €, numérique 13 €

L'Islande est un cas d'école. Ce petit pays perdu au milieu de l'océan, plongé l'hiver dans une nuit qui n'en finit pas, oublié pendant des décennies, est aussi un pays d'écrivains. Il eut son prix Nobel de littérature en 1955 avec Halldor Kiljan Laxness, et connaît nombre de grands auteurs malgré une population de 350 000 habitants à peine, comme Arnaldur Indridasson, un des meilleurs auteurs actuels de policiers.

Sur cette île sans arbres, mais couverte de glaciers, aux paysages époustouflants, sont nées aussi les histoires délicieuses et fortes d'Auður Ava Ólafsdóttir. Son premier roman, *Rosa candida*, en 2010, fut un coup de cœur général. Il y a quatre ans, en 2019, elle recevait le prix Médicis étranger pour *Miss Islande*.

Dans son nouveau roman, *Eden*, on retrouve son écriture d'apparence si simple: des phrases et paragraphes très courts, écrits au présent, et des mots en islandais. Mais c'est, comme dans chacun de ses livres, pour raconter une histoire forte et émouvante.

Alba est une linguiste spécialiste des langues en voie d'extinction. "Il meurt une langue chaque vendredi", dit-elle. Elle est aussi relectrice-correctrice, et le manuscrit d'un jeune poète l'attend, un ancien étudiant avec lequel elle a eu une aventure.

Tout le roman est ainsi ponctué de réflexions sur la langue et l'écriture.

Mais les enjeux climatiques l'obsèdent. De retour à Reykjavik, après avoir participé à un des innombrables colloques où elle est invitée, elle fait le compte: pour compenser son empreinte carbone pour un seul vol en avion, elle devrait planter 5 600 arbres. Un défi dans un pays où les arbres poussent si difficilement sous les vents violents et les températures glaciales.

La fin des temps

Elle change alors de vie, quitte la ville, l'université et les cercles littéraires pour aller planter des bouleaux et cultiver un potager, dans un lieu désolé, une tourbière battue par les vents. L'Eden, pour elle, est "l'endroit où nous devons être, au

centre de notre existence, à chaque instant".

Elle se découvre et découvre en même temps le monde autour d'elle, dont un jeune réfugié, Danyel, à qui elle apprend la langue et qu'elle envisage d'adopter. "Il n'y a pas que les cétacés qui échouent sur vos côtes, lui dit-il, il y a aussi des gens". Elle fait la connaissance de son voisin éleveur de moutons qui ne voit plus d'avenir dans le commerce de la viande, d'un investisseur qui veut produire de la glace et d'un libraire qui revend les livres de sa bibliothèque.

Un roman écologique et poétique qui évoque autant l'avenir menacé de notre environnement et le spectre de la "fin des temps" que le futur fragile de l'Islande et de sa langue. Un livre d'amour pour les arbres, pour la nature et pour la diversité des langues. Il n'y a pas de mots en islandais pour désigner le poireau ou l'ail, mais plus de cent pour parler du vent!

Des thèmes graves, mais qu'elle traite avec délicatesse et une grande bienveillance dans un roman délicieux et apaisant.

Elle cite Tchekhov qui disait: "Que le monde serait merveilleux si chaque être humain cultivait son lopin de terre".

Et elle, la linguiste, liste les activités qui échappent par bonheur aux règles du langage: "marcher dans la nature, respirer, regarder le ciel au-dessus de la montagne, écouter les oiseaux".

Guy Duplat

*"Si je meurs laissez le balcon ouvert."*

Extrait